

L'HEURE DU LYNX

Tous les concurrents entrent ensemble dans la salle aux lustres de cristal. Sous les yeux admiratifs de leurs proches, ils s'assoient au premier rang. Chacun attend son tour ; balance les jambes sans toucher le sol. À l'appel de son nom, on se lève et l'on rejoint lentement le vieux piano. On adapte le tabouret à sa taille. On respire profondément. La partition est déjà là. C'est la même pour tous : « L'heure du Lynx ».

Oskar est l'un des derniers à passer. Il ne jette pas un œil sur la partition. Il ne regarde même pas ses doigts s'agiter sur le clavier. À l'ombre du grand couvercle du piano, il plonge, les yeux fermés, au cœur la forêt. Il n'y a pas une seconde à perdre, car c'est « l'heure du Lynx » ; ce moment si particulier, entre chien et loup, où l'on peut avoir la chance de croiser son regard, ne fût-ce qu'une fraction de seconde. Les touches deviennent un chemin rocailleux, un tapis de mousse, une branche noire qu'il faut enjamber sans la faire craquer. Et puis, c'est la note ! Une seule. Celle qui dit qu' « Il » est là. Tellement irréaliste qu'on pourrait la prendre pour une fausse note. La fin du morceau, on la joue tout emplie de cette note si brève. On reprend le chemin en sens inverse. C'est le même, mais totalement différent. Ceux devant qui un Lynx est apparu voient le monde autrement.

Oskar est très applaudi. Mais il ne reçoit pas le premier prix. Le lauréat est Victor L... Comment a-t-il pu atteindre une telle intensité de jeu ? « Le Lynx, c'est moi, répond-il fièrement. Au début, je sautille joyeusement. La note ? C'est la balle tirée par le chasseur. La fin ? C'est ma longue agonie. C'est la mort du Lynx. »

Applaudissements. Au moment où Victor s'apprête à rejoindre les siens, Oskar lui barre la route. « Se complaire dans la mort, ça fait peut-être gagner un concours, mais ce n'est pas de l'Art ! martèle Oskar. Ta note c'est du toc. C'est trop facile de jouer avec les sentiments pour briller en public. »

Dressé sur les talons de ses souliers vernis, d'une voix qui n'a pas encore mué, Victor répond avec cette emphase qui n'appartient qu'aux humains : « Monsieur, passe encore que vous ne soyez qu'un mauvais perdant, mais que vous atteignissiez (subjonctif imparfait) à mon honneur, cela ne se peut ! » Il soufflette le visage d'Oskar d'un gant en peau de chamois.

Oskar relève le gant. Ils régleront donc le différend par un duel.

Victor extrait une carte de visite de la poche de son petit habit queue de pie. Au-dessus de son adresse est écrit : Victor L... Pianiste virtuose en herbe.

« Vous me ferez savoir le choix des armes et du lieu. »

Le lendemain, au coucher du soleil, à l'heure du Lynx, Oskar et Victor se font face dans une clairière au cœur de la forêt. Oskar respire les effluves des champignons des bois.

Il trouve ce moment tellement beau. « Le plus beau de ma vie ! »

Drapé dans un invraisemblable uniforme militaire bien trop grand pour lui, Victor se sent à la hauteur de la situation. « C'est le jour le plus fort de ma vie ! »

À Vingt pas l'un de l'autre, leur arme tendue, ils se font face. Rien ne peut détourner leur attention. Pas même le craquement d'une branche morte dans un sombre fourré. « Ne t'agite pas comme cela, tu vas nous faire repérer, dit la mère Lynx à son petit. Ce n'est pas parce que les branches sont mortes qu'elles ne crient pas comme si elles étaient vivantes. Ce n'est pas parce que nous sommes cachés au creux d'un sombre fourré

Que nous ne restons pas proches du danger.

— Excuse-moi, dit le jeune Lynx, mais j'étais pris dans ton histoire. Je t'en prie, continue. Qu'est-ce qui arrive. Ils se font face, qui bouge le premier ?

— Il ne se passe plus rien, dit la mère, inquiète après le craquement de la branche.

Les deux enfants continuent de se faire face dans la clairière. — Tout le temps ? — Oui, jusqu'à la fin des temps. — Mais que vont-ils devenir ? — Rien. Ils vont finir par devenir tout sec, on les prendra pour deux vieilles souches se faisant face. Voilà, c'est tout.

Maintenant, il est l'heure d'aller se coucher. Bonne nuit mon petit. »

Le jeune Lynx ferme les yeux. S'endort aussitôt. Heureusement, l'image des deux enfants l'a tellement impressionné qu'elle réapparait telle quelle dans son rêve.

Ils sont là, qui retiennent leur souffle, face à face. Soudain une détonation déchire le silence de la forêt. Une balle vient d'être tirée. Dans une fraction de seconde, le monde ne sera plus le même.

Notre monde.

LA MAIN

Chez Oskar, il existe une main blanche. Elle est en céramique, paume grande ouverte. Longtemps, ses parents y ont déposé leurs clés. Puis elle a quitté le meuble du hall d'entrée pour la table basse du salon. Là, elle a reçu la petite monnaie qui traînait au fond des poches. Récemment elle est devenue un cendrier dans la cuisine. Lors d'une fête, un oncle fumeur l'a emportée au jardin. Elle y est restée. Quand il pleut, le creux de la paume est inondé. Les oiseaux vont y boire. C'est actuellement sa fonction. Mais que fera-t-elle l'an prochain ? ...

Oskar aimerait tellement qu'une de ses mains connaisse le même destin. Une main capable de jouer tous les rôles ; en tout lieu, en tout temps. Une main qui le porterait à bout de bras dans de fabuleuses aventures.

Un jour, surpris par la pluie en rentrant de l'école, il tend la main et fait un vœu : « Si – avant “Cinq” – ma main reçoit une goutte, elle sera touchée par la grâce. » Oskar compte. “Cinq”. Pas de goutte. Il prolonge jusqu’à “Cent”. Rien. À “cent soixante-quatre”, quelque chose tombe enfin dans sa main. C'est une pièce de monnaie. On a dû le prendre pour un mendiant. Oskar est ravi. Sa main l'a transformé en quelqu'un d'autre.

Les jours de pluie, après l'école, il s'assoit sur le trottoir et tend la main. À ses pieds, un carton dit : « Pitié pour un enfant abandonné sous la pluie. » Des voisins alertent le père d'Oskar sur les jeux de très mauvais goût de son fils. Malgré les réprimandes, Oskar continue de tendre la main. Il s'invente des enfances misérables qu'il écrit sur ses cartons. Son père doit intervenir. Il lui interdit de traîner dans la rue les jours de pluie. « S'il veut jouer qu'il le fasse au jardin ! » Oskar ne quitte plus le jardin. Il regarde passer les nuages noirs. Il regarde la fenêtre de sa chambre. Cette chambre dans laquelle il s'enferme les jours de beau temps. Oskar déteste le soleil, “ce dictateur qui nous force à baisser les yeux.” Ces jours-là, il reste au lit et se plonge dans des livres dont chaque lettre tombe goutte à goutte dans sa tête pour la faire déborder d'histoires passionnantes. Dès que le ciel se couvre, il file au jardin auprès de son “monument à la main blanche.” Avec des briques trouvées au pied du haut mur de l'entrepôt voisin, il a érigé une colonne antique sur laquelle est posée la main en céramique, comme un ultime vestige d'une statue millénaire au pouvoir sacré.

Dès qu'une brique apparaît au pied du mur, il la prend pour rehausser la colonne. « D'ailleurs, d'où viennent-elles ces briques ? Il n'y a pas de trou dans le mur. Elles ne tombent quand même pas du ciel. Un mur ne pleure pas des briques. »

Un jour de beau temps, accoudé à la fenêtre de sa chambre, Oskar espionne le mur. Soudain une brique tombe. Il se précipite au jardin. Aucun trou apparent dans le mur. Il entend une faible voix provenir de l'autre côté : « Enfant abandonné, je suis là... Prends une échelle, appuie-la contre le mur et monte. »

Oskar suit la consigne. À sa gauche, il voit une brique rentrer dans le mur. Le temps de faire un signe, une main apparaît, puis la brique se remet en place. Oskar déplace l'échelle pour se trouver tout contre la brique. « Vous devez-vous tromper, dit-il à la voix. Je ne suis pas abandonné.

— Tu l'as écrit pourtant. C'est pour cette raison qu'un jour, je t'ai donné une pièce.

— Voulez-vous que je vous la rende. Je les ai toutes conservées. À quoi ressemble-t-elle ?

— C'est une pièce de mon pays. On y voit une antilope. Je pensais qu'elle te ferait rêver. »

— Elle m'a fait rêver. Pour vous remercier je peux vous donner la main blanche.

Elle pourra passer par l'ouverture. Est-ce que vous voulez retirer votre brique ?

— Non. Personne ne peut savoir qu'il y a des logements clandestins ici. Le propriétaire ne nous autorise à retirer une brique que la nuit, quand la ville dort. C'est difficile de les retirer et encore plus de les remettre bien en place. Parfois il y en a une qui tombe. Nous avons des briques de remplacement à la cave. La journée, il y a juste la petite fente de jointure pour apporter un filet de lumière. C'est à travers cet interstice que je t'ai vu à la fenêtre de ta chambre. Je t'ai reconnu. "L'enfant abandonné sous la pluie". Alors j'ai fait tomber la brique. Je voulais attirer ton attention. Je sens que je peux te faire confiance. »

Oskar élève la voix : « Qu'est-ce qui me dit que moi, je peux vous faire confiance ? Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas un génie comme dans les contes. Que vous voulez m'entraîner de l'autre côté. Dans un monde dont on ne revient pas. »

Oskar voit alors la brique rentrer péniblement dans le mur. En sort une main. Une longue main brune qui s'étend vers le visage d'Oskar. Elle lui caresse le visage, pince gentiment ses joues, ébouriffe ses cheveux. Puis elle rentre et fait place à la brique. Oskar descend. Il regarde la main blanche. Il la prend et la lance contre le mur. Elle se brise en mille morceaux. Puis, plus rien. Oskar s'assoit contre le mur, ferme les yeux.

Le lendemain, il va retrouver son trottoir.

Sur un carton, il a écrit : « Pitié pour un enfant sans histoire. »

LA GRANDE INCONNUE

Chez la grand-mère d'Oskar, le téléphone se trouve dans la cuisine, juste à côté de la fenêtre qui donne sur la prairie du voisin. Chaque fois que la sonnerie retentit, une vache tend le cou au-dessus de la haie. Elle ouvre de grands yeux curieux comme si l'appel lui était destiné. « Non, ce n'est pas encore pour cette fois, lui glisse Oskar, tu sais bien, ce jour-ci, à cette heure-ci, ça ne peut être que ma mère. »

Oskar décroche. Il sait déjà ce qu'il va entendre : « Mon pauvre chéri, c'est encore trop tôt pour venir nous rejoindre. Ta grande sœur n'est pas encore guérie. Ton père et moi, devons rester auprès d'elle. Prends ton mal en patience. Et puis, tu ne manques de rien chez ta grand-mère. »

Ces mots proviennent de l'autre côté de l'Atlantique. Même s'ils sont prononcés avec douceur, ils prennent toute leur force en traversant l'océan qui sépare Oskar de sa famille. Quand ils arrivent à destination, ces mots presque chuchotés sont devenus une énorme vague qui submerge tout. Que peut dire Oskar ? Rien. Il ne dit rien. Il ferme sa bouche à double tour. Il raccroche. Il s'accroche à cette vague géante qui l'envahit.

« Et si je me laissais emporter par cette vague, se dit-il. Elle pourrait m'emmener très loin, loin de tout. »

Sa bouche devient un monde en soi, il joue avec sa langue. Sa langue est une vague géante à l'intérieur de lui-même. Elle se soulève en tourbillon dans son palais, déferle sur une dent prête à tomber. La dent vacille. On dirait un bloc de glace s'arrachant de la banquise. En poussant sur une autre, il réveille une carie qui entre en éruption comme un volcan d'Islande.

Parfois il tourne sa langue sept fois dans un sens, sept fois dans l'autre, et alors seulement, il ouvre la bouche : « Dis, grand-mère, est-ce que les dents des squelettes sont des dents comme les nôtres ? Ou alors ce sont des "dents de morts" comme moi j'ai des "dents de lait" ? Est-ce qu'elles poussent seulement quand on est mort ? Ou est-ce que toi, quand tes dents tombent, c'est déjà pour leur laisser la place ? »

— Ça, lui répond sa grand-mère, c'est une question pour la Grande Inconnue. »

— La Grande Inconnue ?! Qui est-elle ? Où est-elle ? »

— Elle est en haut du cimetière, debout sur sa barque. Ses yeux sont noirs. Quand tu as une question vraiment importante à poser, tu l'inscris sur un bout de papier, tu le roules sur lui-même et tu l'enfonces dans un œil de la Grande Inconnue jusqu'à ce qu'il tombe à l'intérieur d'elle. L'œil droit c'est pour les questions personnelles, le gauche... je ne sais plus. De toute façon, tu ne recevras jamais de réponse. Mais tu sauras que ta question fait désormais partie de la Grande Inconnue. »

Oskar se rend aux portes de la forêt. Le cimetière y est niché à flanc de coteau. Tout en haut, la Grande Inconnue se dresse sur une barque de pierre.

Elle étend ses longs bras en avant dans un geste protecteur qui embrasse tout le cimetière. L'abondance de fleurs déposées sur les tombes, donne aussitôt à Oskar la réponse à sa question : « Mais bien sûr ! Les dents des morts ne sont pas comme les nôtres. Ce sont des dents d'herbivores. C'est pour ça qu'on leur distribue toutes ces fleurs à manger. »

Même s'il a résolu sa question, Oskar s'approche de la Grande Inconnue. C'est une grande statue de bronze verdi par le temps. Elle porte un manteau à large capuche, ses yeux sont deux trous noirs. La barque de pierre est de profil, enfoncée dans la terre où poussent de hautes herbes bleutées balayées par le vent. Une longue planche de bois permet de la rejoindre la barque et sa Grande Inconnue. Oskar monte dans la barque. Instinctivement, il enfonce son doigt dans l'œil gauche de la statue. Il ne peut plus le retirer. Il est coincé dans la Grande Inconnue. Dans sa tête, s'agitent des pensées qu'il n'avait encore jamais eues.

Puis, comme pour se dégager de tout ce qui lui vient à l'esprit, son doigt ressort tout seul.

À son retour, sa grand-mère ne lui demande rien.

Au lit, il s'endort en imaginant que chaque dent est une terre lointaine. En pleine nuit, il est réveillé par les cris déchirants de sa grand-mère. Elle tourne en rond au salon. D'une voix aigüe elle répète : « La Grande Inconnue ! Elle parle ! Elle m'a ensorcelée ! »

En proie au délire, elle prend Oskar pour quelqu'un d'autre.

« Oh monsieur le curé, administrez-moi les derniers sacrements. Ne perdez pas de temps, ma dernière heure est là ! La Grande Inconnue l'a décrété. Donnez-moi l'absolution ! »

Oskar sent qu'il ne faut pas la brusquer ; qu'il doit jouer le jeu. Il fait mine d'attendre sa confession.

« Voilà, monsieur le curé, j'ai été trop curieuse et j'ai été punie. Cette nuit, je suis allée secrètement au cimetière. Je voulais savoir si mon petit-fils s'était confié à la Grande Inconnue. Dans la région, quand on se pose trop de questions, on va la trouver. J'ai raconté à Oskar la tradition des petits papiers dans les yeux. Depuis le départ de ses parents, il ne dit pas un mot sur ce qu'il vit. Ce sont pourtant des moments difficiles. J'aimerais tant l'aider. Il a dû laisser un mot dans la statue, et j'avais l'intention de le lire. Je suis certaine que l'on peut s'introduire dans cette statue. Une fois, j'ai cru voir la lueur d'une chandelle s'échapper de ses yeux. Cette nuit, alors que je cherchais vainement un accès, la Grande Inconnue m'a interpellée, proférant de terribles paroles ! Avec ses longs bras tendus vers moi, d'une voix sépulcrale, elle a prédit l'imminence de mon dernier soupir. Oh mon Père, aidez-moi à passer dignement de l'autre côté. »

Oskar pose la main sur le front bouillant de sa grand-mère. Reste ainsi de longues minutes. Dans sa tête, se bousculent toutes sortes de pensées. Sa grand-mère retrouve petit-à-petit son calme. Ils vont se coucher.

Le lendemain, la grand-mère ne dit rien. Oskar non plus. La journée passe. À la tombée de la nuit, discrètement, Oskar sort de son lit. Il se rend au cimetière. Le récit de sa grand-mère l'a intrigué. Il tourne sept fois autour de la barque. Pas la moindre entrée. Soudain, il entend une voix ténébreuse lui susurrer : « Toi aussi, tu veux jouer avec ta vie ? » Ça vient de la Grande Inconnue.

Oskar monte à bord, enfonce deux doigts dans les yeux de la statue. Il touche quelque chose de mou, puis ce qui ressemble à des dents. « Aarghh, veux-tu bien tout de suite retirer tes doigts de ma bouche. » Oskar obéit en s'exclamant : « Vous n'êtes pas la Grande Inconnue ! Une Grande Inconnue ne dit jamais rien. Vous êtes quelqu'un à l'intérieur. Vous avez fait très peur à ma grand-mère. J'aimerais vraiment bien savoir comment vous rentrez dans la statue. » — Mes excuses pour ta grand-mère, mais je dois tenir les curieux à distance. Bon... J'y suis allé un peu fort. Je te suis redevable. Tu vas venir à l'intérieur. Cependant tu ne peux absolument pas en connaître l'accès. Ferme les yeux et attends. »

Oskar sent qu'on lui noue un bandeau sur les yeux.

« Donne-moi la main. Suis-moi. Baisse la tête. Voilà. Tu peux regarder. »

Oskar se retrouve dans une petite pièce éclairée d'une seule bougie.

À la courbure des murs, il comprend être à l'intérieur de la barque de pierre. Y sont disposés un fauteuil d'osier, une table, trois chaises. Dans une armoire, des livres fatigués d'être lus et de grands cahiers noirs. Au sol, un magnifique tapis persan avec des taches de moisissure. Au plafond, un trou donnant sur l'intérieur creux de la statue de bronze. Un monsieur en bleu de travail l'invite à s'asseoir. Il raconte à Oskar :

« Ce sont les précédents fossoyeurs du cimetière qui se sont installés ici. Ils voulaient un endroit bien caché où on les laisserait tranquilles. Ils venaient y faire la sieste, jouer aux cartes, lire des romans d'aventure. Ils ont percé les yeux de la statue. Avec une chaise sur la table, on peut se hisser dans la statue et voir à travers les trous. Rien de ce qui se passe dans le cimetière n'échappe au regard.

Du jour où elle a eu les yeux évidés, la statue a changé de condition. Les visiteurs ont commencé à l'appeler "Grande Inconnue". Puis une planche a été posée pour monter à bord et venir la toucher. La tradition des papiers roulés a dû naître spontanément. Mes collègues fossoyeurs n'y accordaient aucune attention. Mais moi, quand j'ai rejoint l'équipe, j'ai pris ça très au sérieux. Je ne pouvais pas laisser ces petits mots s'entasser sur le tapis. Les gens les déposaient dans les yeux avec tant d'égards. Alors je me suis mis à coller chacun d'eux dans ces grands cahiers noirs.

Je suis à présent seul à travailler au cimetière. Je n'ai le temps de venir ici que le soir. »

Régulièrement, Oskar vient rendre visite. Il donne trois petits coups à la statue, noue son bandeau sur les yeux, et se laisse guider à l'intérieur de la barque. Tandis que le fossoyeur colle avec soin ses petits papiers, Oskar, au creux du fauteuil d'osier, se plonge dans les romans d'aventure. Surtout quand les histoires se passent au temps des corsaires. Il ne s'intéresse pas du tout aux papiers collés dans les cahiers noirs. Il n'y est question que de testament, d'héritage, de gros sous, de frère ou de sœur encombrante, de jalousie, de revanche. Même si le fossoyeur lui explique que ces questions en cachent d'autres, il trouve cela tellement petit. Au moins, dans les aventures de pirates les vengeance sont vraiment sanguinaires, les trésors volés extraordinaires. Pour mieux rentrer dans les histoires, il s'est inventé un nom de pirate : "Rakso" – son nom à l'envers–. Il place son bandeau sur l'œil gauche avec une magnifique tête de mort dessinée dessus.

La vie continue. Sur ses dents Oskar compte heures, jours et mois.

Un matin, il dort encore dans son lit et la vache dans son pré quand le téléphone sonne. Oskar est réveillé par sa grand-mère : « Ta sœur est rétablie, tu vas pouvoir rejoindre les tiens. Je t'accompagnerai. »

Oskar va au cimetière, glisse un papier dans l'œil droit de la statue : « Grande Inconnue, que vois-tu donc au-delà des mers ? »

Son bandeau en cache œil, Oskar prend le bateau avec sa grand-mère. La traversée est agitée. À chaque vague, Oskar pousse sa langue sur une dent. Il accompagne sa grand-mère à la salle de jeu du bateau. La grand-mère pense au trajet de retour où elle sera tellement seule. Pour tromper sa peine, elle joue à tout ou rien sur pair ou impair. Avec la tempête et le tangage, la bille saute sur la roulette. Son cliquetis est semblable au claquement de dents face au vide infini.

Au port, ils prennent un taxi jusqu'à la maison au bord de la falaise.

La famille les attend. Une grande table est dressée au salon. On a mis les petits plats dans les grands. Escargots et lentilles. À la place d'honneur, la grande sœur.

Le père demande à Oskar de retirer ce stupide cache œil. Oskar, qui n'a pas encore ouvert la bouche, se lève. « Il n'y a pas d'Oskar qui compte. Mon nom est Rakso.

Rakso le borgne. Veuillez dorénavant m'appeler ainsi. »

Devant la mauvaise tournure que prennent ces retrouvailles, le père s'emporte, tape du poing sur la table. Oskar bondit sur sa chaise, une main dissimulée dans sa manche. N'en sort qu'une pince à escargot attrapée au vol. Il la fait claquer de petits coups secs : « Ne m'approchez pas. N'approchez pas Rakso le borgne. Personne ne sait de quoi il est capable. »

Le père regrette son accès de colère, il tente de calmer le jeu : « Peut-on savoir, monsieur le pirate, comment vous avez perdu votre œil ? »

— C'est votre fils, oui, votre propre fils qui en est responsable. Sans la moindre raison, il m'a enfoncé un doigt dans l'œil. Profondément. Et voilà le résultat ... » Il soulève son bandeau, laissant apparaître une immonde blessure purulente qui n'est autre qu'un escargot dégoulinant de sauce verdâtre que sa main valide a saisi dans son assiette. « Mais je me suis bien défendu, et votre fils a battu en retraite. Il a disparu. Personne ne sait ce qu'il est devenu. »

Le père se rassoit d'une voix tremblante :

« N'y a-t-il aucune chance de le retrouver ? » Long silence...

« Je vais voir... » dit – radouci – Oskar-Rakso. Il descend de sa chaise, se dirige vers le téléphone, prend le combiné avec sa pince à escargot, ne compose même pas de numéro.

« Allo... Oskar !, dit-il d'une voix douceâtre, ici c'est Rakso. Oui, pauvre petite chose, il est temps de rentrer à la maison. Mais si j'étais toi, je resterais quand même sur mes gardes. »

Puis il dépose le téléphone, regagne sa place, range sa pince et ne dit plus rien jusqu'à l'heure d'aller se coucher.

Il dort dans la même chambre que sa sœur.

Il l'écoute respirer. Il se lève pour la regarder dormir. Du fond de son sommeil, elle se sent dévisagée. Elle ouvre un œil. Ils s'observent en silence. Les mots viendront plus tard. Pour le moment ils sont debout, dans l'obscurité. Ils se tiennent à l'ombre de la Grande Inconnue. Car ses longs bras n'ont pas hésité à traverser les mers agitées pour se glisser dans la petite chambre au bord de la falaise.